

qu'une seule empreinte de pas. Ces pas étaient ceux d'un homme, chaussé de gros souliers à triples rangées de clous.

—Des souliers d'Auvergnat ! s'écria Carral. On vous envoie un commissionnaire !

—Le croyez-vous ?

—Cela saute aux yeux.

Xavier demeura un instant pensif.

—Répondez-moi franchement, Carral, dit-il tout à coup : trouvez-vous que j'aie l'air d'un mulâtre ?

Carral tressaillit et regarda le jeune homme en face, d'un air menaçant. Cette question lui sembla un outrage indirect. Mais la douce et franche expression du visage de Xavier le rassura bientôt. Il se remit de son mieux, et répondit :

—En fait de mulâtres, je ne m'y connais guère ; mais chacun se fabrique une idée des choses qu'il ignore, et vous êtes tout l'opposé de l'idée que je me fais d'un sang-mêlé.

Xavier poussa un long soupir de soulagement.

—Tout le monde me dit la même chose, murmura-t-il, et cependant . . .

—Pourquoi m'avez-vous adressé cette question ? reprit Carral.

—Pour rien . . . Il me vient parfois de cruelles pensées. Mais celle-ci est folle, et je ne vous la dirai pas.

—Confession générale ! Dites-moi tout, très cher.

—Non . . . si j'avais deviné juste, je serais trop misérable . . .

Xavier allait en dire plus long, peut-être ; mais, à ce moment, un équipage, attelé de deux fringants chevaux, tourna court l'angle de la rue Saint-Germain-des-Prés, et vint s'arrêter sous les fenêtres de l'hôtel.

La nuit n'était pas tout à fait venue ; mais les objets ne se montraient déjà plus que dans un demi-jour douteux.

—De magnifiques chevaux ! s'écria Xavier, heureux d'échapper à la conversation.

Carral, au lieu de répondre, essuya vivement les verres de son lorgnon, qu'il braqua sur l'écusson de la voiture.

—Rumbrye ! balbutia-t-il.

—Il est bien tard pour venir à l'église, reprit Xavier, qui n'avait pas entendu. C'est peut-être quelque noble visite pour l'un de nos voisins.

Carral avait changé de couleur et son binocle tremblait dans sa main.

—Pour vous peut-être, qui ne dites rien ? continua Xavier.

La portière de l'équipage s'ouvrit. Une femme très élégante de tournure descendit, et regarda l'hôtel.

Le mendiant noir, qui jusqu'alors était resté immobile à son poste, et semblait dormir sous la saillie du portail, s'approcha. Il tendit la main.

Mais la belle dame passa lestement devant lui, et franchit le seuil de l'hôtel.

—Est-ce que j'aurais deviné ! s'écria Xavier.

Carral courba la tête.

—Voici une étrange ressemblance ! murmura le mendiant, dont le visage noir exprimait la surprise et le soupçon : mais je crois la voir partout !

La dame, cependant, monta l'escalier de l'hôtel.

Quant au mendiant, il reprit tranquillement sa place sur le trottoir, à la porte de l'église.

Au bout de quelques secondes on frappa trois petits coups à la porte de la chambre où se trouvaient nos deux jeunes gens.

—De mieux en mieux ! dit joyeusement Xavier ; c'est pour vous ou pour moi.

—Ne cherchez pas, répondit Carral d'une voix étouffée : c'est pour moi . . . par malheur !

Xavier n'entendit pas le dernier mot.

Carral ouvrit. Une femme entra, dont le visage se cachait sous un voile, rendu opaque par les broderies dont il était chargé.

Xavier salua la dame voilée, et sortit.

Quand il fût dehors, la physionomie de Carral changea subitement ; sa hardiesse, pleine de suffisance et de fanfaronnade tomba comme par magie.

Il baissa la tête avec une affectation d'humilité et ce ne serait point assez dire, que de comparer son attitude à celle d'un valet.

—Maîtresse, dit-il d'une voix sourde, pourquoi prenez-vous la peine de venir jusqu'à moi ? Il eut suffi d'un mot. Je n'ai pas oublié que je vous dois obéissance.

## II

## JONQUILLE

Celle qui venait d'entrer était une femme de taille moyenne et noblement prise. Sa figure avait perdu la fraîcheur de la première jeunesse, mais elle était belle encore, et l'on pouvait croire que la pâleur de ses joues et l'ombre profonde qui estompait le tour de ses grands yeux noirs étaient le produit du chagrin, de la fatigue ou des luttes de la vie plutôt que celui des années.

C'était une de ces femmes sur l'âge desquelles il ne faut point engager de pari, à moins d'avoir en poche leur acte de naissance.

Certains lui eussent donné trente ans : de mieux instruits parlaient de la quarantaine. Si cette dernière hypothèse tombait juste, notre impartialité doit proclamer que le temps avait glissé fort impunément sur son charmant visage.

Ce qui frappait en elle au premier aspect était cette lenteur de mouvements, cette nonchalance particulière aux filles des tropiques.

Beaucoup de poètes à musique ont chanté les créoles : on a dit d'elles à satiété, avec accompagnement de piano et même de guitare que, sous leur molesse apparente une terrible énergie couvait.

Les romances radotent, depuis un demi-siècle, que ces belles nonchalantes, quand elles veulent, peuvent bondir comme des lionnes, et que leurs mains blanches, pour lesquelles la mousseline n'est point assez douce, ces mains si faible que le poids d'un éventail les fatigue, se crispent parfois et tordent, à la broyer, la main robuste d'un homme.

Puisque les romances enseignent cela, il faut peut-être le croire. J'ai connu néanmoins des créoles fort actives et qui ne battaient personne.

Mme la marquise de Rumbrye était une créole, mais c'était aussi une parisienne. Elle joignait à la grâce coloniale ces grâces autres et non moins charmantes que le séjour de Paris apprend même aux étrangères.

Elle rennait le salut de Xavier sans découvrir son visage, mais dès qu'il fut parti, elle releva son voile, pendant que Carral lui demandait humblement :

—Maîtresse, pourquoi avez-vous pris la peine de venir jusqu'à moi ?

Tant de soumission ne désarma point cette belle Mme de Rumbrye.

—Tu te souviens donc enfin que tu es esclave, mulâtre ! dit-elle avec froideur en montrant du doigt un fauteuil.